

QUE DIABLE ALLAIENT-ILS FAIRE DANS CETTE GALÈRE ?

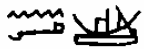

Recherche sur le thème de la navigation
dans quelques contes égyptiens

Jean-Luc CHAPPAZ

Dans un pays où le Nil constitue la principale voie de communication, on ne s'étonnera pas que la majorité des déplacements se fassent en bateau, véhicule par excellence de l'Égyptien (1). A tel point que lorsque celui-ci imaginera que ses dieux traversent le ciel ou l'Au-delà, il ne pourra rêver de moyen de locomotion plus adéquat qu'une barque. Mais dès lors, et tout logiquement, naviguer prend une signification nouvelle, éclairée par ses croyances et sa foi; non pas que chaque fellah traversant le Nil s'identifiât de suite à un dieu, mais par le fait qu'un lettré, habitué à la copie de textes sacrés, pût facilement appréhender toutes les connotations incluses dans une traversée en barque (2). Ainsi y a-t-il peut-être lieu d'interroger sous cet angle les textes littéraires, truffés d'allusions voire de récits nautiques.

De prime abord, on pensera au *Conte du Naufragé* (3), où un matelot de l'élite de la marine égyptienne nous narre la tempête qui engloutit son navire, mais surtout les péripéties et fées qui s'ensuivirent. Ce voyage, et de là son naufrage, lui permettent de rencontrer un véritable dieu et de vivre une aventure humaine peu commune (4), après avoir été la proie des éléments déchaînés.

L'eau et la navigation jouent également un rôle primordial dans les *Contes du Papyrus Westcar* : tous les magiciens qui opèrent dans ce récit agissent, à titres divers, sur l'eau (5), mais c'est principale

(1) S'il en fallait des preuves, rappelons que le verbe  [Wb II, 206 (7-20)] signifie d'abord "naviguer", puis, dès la XIX^{ème} dyn. "se déplacer par terre" () , sens qu'il conservera en copte "aller, venir", Crum 219a et b où il servira même à exprimer le futur $\dagger Na \text{ } \overline{CWTM}$ (lit.: je vais entendre)

(2) Cf. Ph. Derchain, "Snéfrou et les Rameuses", *RdE* 21 (1969), 19-25.

(3) Pour les contes cités dans cet article, nous renvoyons le lecteur aux traductions de G. Lefebvre, *Romans et Contes égyptiens de l'époque pharaonique* ², Paris 1976.

(4) La rencontre avec le Serpent et, plus généralement, le conte, ont donné lieu à quantité de commentaires, entre autres E. Otto, *ZÄS* 93 (1966), 100-111; H. Goedicke, *Die Geschichte des Schiffbrüchigen*, Wiesbaden 1974 et compte-rendu de cet ouvrage par M. Malaise, *CdE* 104 (1977), 272-7.

(5) Ch. Ph. Derchain, *op.cit.*, pour l'analyse du deuxième conte.

ment le dernier conte qui retiendra notre attention. Après avoir annoncé à Chéops la prochaine naissance des rois de la Vème dynastie, Djédi lui promet de faire en sorte qu'un canal, normalement à sec en la saison, soit navigable (6). Chéops manifeste donc son envie de voguer à la rencontre de son "destin" historique. Nous ne saurons hélas jamais s'il y parvint, le manuscrit s'interrompant brusquement.

On parle également beaucoup de navigation dans le *Conte de l'Oasien* : dès la première supplique, le héros déclare : "Si tu descends au lac de justice et si tu navigues sur lui..." (7), développant une longue métaphore identifiant le juge intègre au bon capitaine. En revanche, écoeuré du châtement que veut lui infliger Rensi à l'issue de la troisième supplique, il s'exclamera : "Toi, tu es comme (...) un bateau sur lequel il n'y a pas de capitaine" (8). Tout au long de ses plaidoiries, le fellah-orateur ne manquera pas de faire allusion à la navigation, la bonne conduite d'un navire étant l'image du bon gouvernement (9).

Par ces premiers exemples se dégagent deux significations littéraires du thème de la navigation : celle, exemplaire et rigoureuse, qui met surtout en exergue l'habileté du capitaine à diriger son affaire, et avant tout juridique ou morale (*Oasien*), et l'autre, plus aventureuse, où naviguer représenterait le trajet de l'homme allant au devant de l'inconnu, se livrant à son destin (*Naufragé*, dans une certaine mesure *Westcar*).

De ces deux aspects de la métaphore, le second nous intéressera davantage, d'autant plus qu'un rapide survol de quelques contes nous en prouvera la fréquence.

Un exemple particulièrement explicite nous est fourni par *Sinouhé*. Fuyant l'Égypte, errant dans les déserts, il se décide à franchir le Nil dans les pires conditions :



"Je traverserai sur une barge dépourvue de gouvernail" (*Sin.B 13*)(10).

Le voilà livré à l'aventure (et quelle aventure !!!), puisque son destin (littéraire) doit s'accomplir hors d'Égypte, et qu'il n'est

(6) Voir cependant les réserves de G. Goyon, "Est-ce enfin Sakhébou ?^m, in *Mélanges S. Sauneron*, Le Caire 1979, I 43-50. (part. 47-50).

(7) G. Lefebvre, *op. cit.*, 51.

(8) *Ibid.*, 50.

(9) Les sagesse développent des métaphores analogues : cf. *L'enseignement d'Amenemopé*, chap. VII, XVIII, XXVI, XXIX [trad. française de M. Weynants-Ronday, *CdE 3* (1926), 50-66].

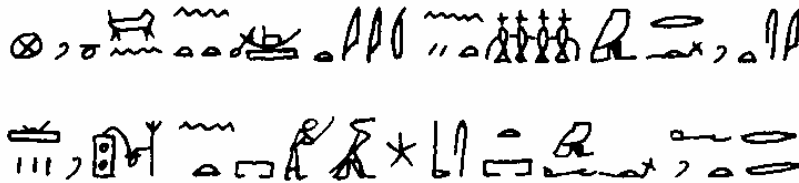
(10) A.M. Blackman, *Middle-Egyptian Stories*, Bruxelles 1932, p.10, 9-13, G. Lefebvre, *op. cit.*, 7.

pas maître de conduire son embarcation improvisée (11).

C'est également en traversant le Nil que le *Prince prédestiné* court vers son destin, ou en s'embarquant sur mer qu'*Ounamon* va chercher fortune et naufrage économique. Le *Pâtre qui vit une déesse* (ou hiérodoule ? (12)) traverse aussi l'eau avant de vivre l'aventure de sa vie, que nous ne connaissons pas puisque le texte s'interrompt subitement.

Dans le domaine sacré, on notera que le défunt, avant de rejoindre le Champs des Souchets, doit opérer une traversée en barque, et le *Livre de la sortie au jour* consacre un long développement aux différentes parties du bateau (13) : *naviguer mène vers l'Absolu*.

Faut-il voir une idée analogue dans la *Satire des métiers* (14) ? Douaou-Khêty en effet prodigue son enseignement à son fils :



"alors qu'il naviguait (15) vers la Résidence

- (11) On peut même se demander si les précisions apportées sur son itinéraire n'ont pas plus de signification qu'on leur en prête habituellement : en effet, le texte note qu'il passe à l'est d'Yak qui incarne peut-être déjà à l'époque le lieu où Apopis est rejeté et brûlé [cf. J. Yoyotte, *RdE* 30 (1978), 147-150 et A.P. Zivie, *RdE* 30 (1978), 151-162]; passé cette "frontière", Sinouhé risque d'être la victime de l'incarnation du mal.
- (12) Il semble bien, comme l'avait remarqué V. Vikentiev, *L'énigme d'un papyrus* (Berlin P 3024), Le Caire 1940, que ce conte soit une version égyptienne d'un épisode de l'épopée de Gilgamesh, narrant comment l'hiérodoule séduisit Enkidu. Il y aurait néanmoins lieu d'étudier plus attentivement les textes originaux.
- (13) Chap. 99, cf. P. Barguet, *Le Livre des Morts des anciens Égyptiens*, Paris 1967, 131-7 (part. 135-7). On en appréciera les vignettes *apud* L. Speelers, *Le Papyrus de Nefer-Renpet*, Bruxelles 1917, pl. XX. Du Livre des Morts, on retiendra encore le chap. 98, ainsi que les chap. 107 et 109 où le défunt dirige la barque de Ré et que le chap. 110 où, entre autres activités, le défunt pagaie. Sur la genèse du chap. 99, cf. D. Bidoli, *Die Sprüche der Fangnetze in den altägyptischen Sargtexten*, Glückstadt 1976. Dans le compte rendu de cet ouvrage, Ph. Derchain (*CdE* 107, 1979, 76-78) rappelle fort à propos que "mourir, c'est "aborder" en égyptien". On pourrait également souligner que, dans le mythe d'Horus, celui-ci poursuit Seth de sa galère, jusqu'à ce qu'il ait libéré l'Égypte (cf. M. Alliot, *Le culte d'Horus à Edfou*, Le Caire 1954, 708 sqq.).
- (14) Trad. française par B. Van de Walle, *CdE* 22 (1949), 244-256.
- (15) On pourra épiloguer à l'infini sur le sens de *hnti*, qui signifie d'abord "naviguer en remontant le courant" [*Wb* III, 309 (3)], mais qui doit parfois se traduire "aller au sud" [*Wb* III, 309 (12)].

pour le placer à l'école des scribes" (16).

La traversée semble être le prétexte à l'initiation intellectuelle que représente la *Satire*, et constitue l'étape indispensable conduisant l'élève vers la réussite.

Il paraît donc possible de dégager à travers ces textes le sens métaphorique que prend la navigation, qui représenterait le grand saut vers l'inconnu, vers l'expérience, et montrerait comment un personnage se "jette à l'eau", pour choisir une expression contemporaine d'inspiration identique.

Mais il reste un conte pour lequel l'analyse va se montrer plus délicate : *Les Aventures d'Horus et de Seth*. Certes, dans une des péripéties qui guidera Horus vers le triomphe, Seth défie son adversaire à une course nautique qui obligera les deux rivaux à se jeter à l'eau selon leur intelligence respective (17); mais le conte recèle un épisode mettant en scène Nemty (18), dieu-passeur. Ce dieu, en dépit des ordres reçus, fait passer Isis (qu'il n'a du reste pas reconnue !) vers l'île où siège le tribunal. L'Ennéade, sous l'impulsion de Seth, décrète une punition exemplaire : on lui enlève la partie antérieure des pieds (*h³t rdwy.f*) (19).

Cet épisode ressurgit, indirectement, à la fin du conte, dans le colophon :

? ! L a h t j j j k a t w i e s b a d e n 1 9 7 0

"C'est venu heureusement (à sa fin), dans Thèbes, la place de ... (?)" (20).

La difficulté réside dans l'interprétation de ? ! L a . Jusqu'à présent, seul E. Suys (21) a refusé d'y voir une simple erreur (!!!) du co-

(16) *Pap. Sallier II*, III,9 - IV,1, cité d'après W. Helck, *Die Lehre des Dw³-Htjjj*, KAT, Wiesbaden 1970, I 14-5. Les leçons des ostraca, bien qu'aucune ne soit parfaite, nous permettent de corriger les originalités grammaticales du Pap. Sallier.

(17) G. Lefebvre, *op. cit.*, 198.

(18) Sur la lecture Nemty, cf. en dernier lieu D. Meeks, *RdE* 28 (1976), 91 n.32. Sur ce dieu, on consultera essentiellement A.H. Gardiner, *Ancient Egyptian Onomastica*, Oxford 1937, II 52* sqq., et surtout J. Vandier, *Le papyrus Jumilhac*, Paris 1961, 26-33 et 63-73.

(19) A.H. Gardiner, *Late-Egyptian Stories*, Bruxelles 1932, p.47,5. L'idée, jadis en vigueur, de voir dans ce châtement un jeu de mots sur le nom du dieu (à l'époque, on lisait encore Anti - celui qui a des griffes) est aujourd'hui erronée.

(20) A.H. Gardiner, *LES*, 60, 11-12; G. Lefebvre, *op. cit.*, 203, propose, sous toutes réserves, de lire *st M³ct* et traduit par "place de la Justice" (= nécropole thébaine).

(21) E. Suys, *Orientalia*, II (1933), 91-95.

piste, lisant $\overline{t}pw$ (sandale, semelle), rappelant que le dieu Nemty avait dû perdre la suprématie religieuse dans la ville de $\overline{T}b.t\overline{t}$ (22), localité du Xème nome de Haute Egypte (aphroditopolite). Nemty ayant été battu sous la plante des pieds, on lui aurait de la sorte enlevé ses "semelles", comme on lui avait pris sa ville, idée exprimée par un jeu de mots, méthode coutumière de la théologie égyptienne (le Verbe est créateur).

Tout en adoptant la lecture $t^3 st \overline{t}pw$ (23), je tenterais volontiers une autre explication. En effet, le colophon est la part du scribe, et devrait être indépendant, voire libéré, du texte. C'est donc le copiste, ou l'écrivain, qui se vante d'avoir comme Nemty perdu (ou gagné) ses semelles, parce qu'inconsciemment (24), il s'identifie au passeur. Et c'est son rôle de faire "transiter" l'oeuvre d'un papyrus à l'autre (copiste) ou de son cerveau à l'écrit (écrivain), de la faire "passer", fonction exprimée ici par un jeu de mots révélateur.

Seul ce trait d'esprit nous montre que, comme Sinouhé ou comme le Prince prédestiné, l'auteur du colophon s'est "jeté à l'eau", pour s'en remettre à sa destinée littéraire (25), exprimant ainsi le rôle essentiel qu'il vient de jouer.

Jean-Luc CHAPPAZ
86, St-Jean
1201 Genève

(22) $\overline{T}bt$ ou $\overline{T}bwt$ (H. Gauthier, Dict. géogr., VI 75). Il est à noter que toutes les graphies données utilisent le signe de la sandale ($\overline{p} \circ \overline{t}$). D'autres noms de villes (mythologiques ou réelles) sont composés de $\overline{T}b$ (H. Gauthier, *op. cit.*, III 79-80; VI 51, 73, 76). On consultera aussi A.H. Gardiner, *Onomastica*, II 49* sqq.

(23) S'il fallait absolument découvrir une bévue du copiste, pourquoi ne pas penser à $\overline{t}L$?

(24) Cf. S. Freud, *Le mot d'esprit*.

(25) Peut-être, mais cela reste à prouver, en lançant un "genre littéraire", attendu que les *Aventures d'Horus et Seth* présentent stylistiquement un ton neuf, volontiers irrévérencieux. Le triste état du doublet de ce conte (Moyen Empire) nous interdit d'en juger le ton (F. Ll. Griffith, *Hieratic Papyri from Kahun and Gurob*, Londres 1898, pl. III).